

io

n°81

Festival Tours d'Horizons

#81 / Bourges & Robin – Giuga – Pick – Rizzo – Pontvianne – Carlson – Lebrun – Gilliot
Ito & Touvet – Cottin – Festival On Marche (Marrakech) – Festival D-CAF (Le Caire)



depuis sa création en 2015, I/O Gazette
a couvert plus de 150 festivals à travers le monde



Biennale de Venise, Festival d'Édimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitef (Belgrade), Tbilisi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Mala Inventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse ! (Armentières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Next Wave (New-York), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wroclaw), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), On Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCA Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille), Homo Novus (Riga), Helsinki Festival...

www.iogazette.fr

ÉDITO

RÉPLIQUES DU TEMPS

Quelle belle idée que cette image de la ruine dont le baroque a fait son culte. Malheureusement depuis que l'Histoire a fait son entrée sur les scènes par le truchement du Trauerspiel, il faut bien admettre qu'elle a perdu de sa superbe et que les débris de l'ancien se trouvent souvent assimilés à ce qui reste parfois une réalité : la pente d'un inéluctable déclin. Comme une invitation à lutter contre cette tendance, « Tours d'Horizons » s'affiche alors en gardien du Temple et vous offre un festival en forme de leçon dont la substance reviendrait à redorer le blason de la danse en montrant à son public que l'hier n'est jamais mort tant qu'un présent existe pour mieux le féconder. A rebours de cette idée d'une société dont la qualité se jaugerait à l'aune de sa capacité à disrupter le présent par l'innovation de tout et la création du rien, vous pourrez ainsi écouter les belles paroles de Gaëlle Bourges, qui cherchait il y a peu à « mesurer physiquement ce qu'il nous reste » de l'histoire des représentations, en assistant un autre jour à ce que Valeria Giuga puise dans la vie de Gertrude Stein pour faire création et preuve de liberté. Le passé comme une leçon, donc, mais aussi comme un présent possible, car ici ces grands chorégraphes aux gestes que rien ne définit d'autre que l'aujourd'hui se projettent dans le temps pour créer avec sagesse un maintenant vivable... Nous prouvant ainsi par le geste dansé que les secondes qui passent aujourd'hui ne sont rien d'autre que ce que les tremblements de terre que nous vivons chaque jour sont à ceux du passé : une réplique du temps jadis.

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

Gaëlle Bourges & Gwendoline Robin : Incidence 1327

Valeria Giuga : She was dancing

Yuval Pick : Hyde

REGARDS PAGES 6-7

Christian Rizzo : D'après une histoire vraie

Pierre Pontvianne : Janet on the roof

Carolyn Carlson : Crossroads to synchronicity

Thomas Lebrun : Danser avec Nusrat

CRÉATIONS PAGE 8

Kaori Ito & Théo Touvet : Embrasse-moi

Dominique Gilliot : A propos de la Ménagerie de verre

LA QUESTION PAGE 10

Raphaël Cottin

REPORTAGES PAGE 11

Festival On Marche (Marrakech)

Festival D-CAF (Le Caire)

NUMÉRO SPÉCIAL TOURS D'HORIZONS
FESTIVAL DE DANSE (TOURS) du 5 au 16 juin 2018
Centre chorégraphique national de Tours / direction Thomas Lebrun

NANCY THÉÂTRE FESTIVAL

RING #6

12 > 20 avril 2018

MOMENTS D'INVENTION - INSTALLATIONS
en partenariat avec la Métropole du Grand Nancy

MÉCANIQUES DISCURSIVES - Yannick Jacquet / Frédéric Penelle

STRATUM - Studio Chevalvert

APERTURES - Mathieu Chamagne

MR-808 - Moritz Simon Geist / Sonic Robots (ALLEMAGNE)

STEP UP ! - Collectif Le Foule Complexe

ET AUSSI...

DÉBATS, RENCONTRES, ENTREP'RING...

LIMEDIA PARTY #1 - Inauguration Bibliothèque Numérique de Référence

AFTERS - CONCERTS ET DJ SETS tous les soirs

RING S'EMPRE DU NUMÉRIQUE

SPECTACLES

STAGE YOUR CITY - Michel Didym (NANCY/KARLSRUHE/TBILISSI) CRÉATION
Spectacle créé dans le cadre du projet « European Theater Lab: drama goes digital »
cofinancé par le programme Europe Creative

SYNDROME U - Julien Guyomard / CIE SCENA NOSTRA

WORLDWIDEWESTERN - Raphaël Gouisset / CIE LES PARTICULES

NORGE - Kevin McCoy / CIE THÉÂTRE HUMAIN (QUÉBEC)

LES FALAISES DE V. - Laurent Bazin

ARTEFACT - Joris Mathieu / CIE HAUT ET COURT

LES FOLLES - Delphine Bardot, Santiago Moreno / CIE LA MUE/TTE

YI OU LE DERNIER SOLEIL - COLLECTIF KINOREV

QUADRIPHONIA VR - HUMAN GAMES CRÉATION

LAB SALON - CCN BALLET DE LORRAINE

HUNTER - Marc Lainé / CIE LA BOUTIQUE OBSCURE

POLIS - Arnaud Troallic / CIE AKTÉ

ORACLES - Didier Manuel / ODM

WITZELSUCHT - Liwia Bargiel / ACADÉMIE ALEXANDRE ZELWEROWICZ (POLOGNE)

CONNECTED & RADIATION - Maroussia Pourpoint / M.A.T.E LE COLLECTIF

CDN NANCY LORRAINE

LA MANUFACTURE

www.theatre-manufacture.fr

03 83 37 42 42

3 grand est | MGEL | PRINTEMPS | Mérécurie | ETC | EUROPEAN THEATRE LAB | Co-Appointed by the Creative Europe Programme of the European Union | Grand Est | métropole Grand Nancy | culture à Nancy

INCIDENCE 1327

CONCEPTION GAËLLE BOURGES & GWENDOLINE ROBIN

COUR ANGLAISE / ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ART ET DE DESIGN TALM-TOURS, LE 9 JUIN À 11H

« Dans ce voyage imaginaire, littérature, art visuel et performance dialoguent et dérivent ensemble. »

PÉTRARQUE FACE AUX ÉLÉMENTS

— par Marie Sorbier —

Il y a certaines phrases glanées au hasard du moment qui peuvent modifier sensiblement le cours d'une vie.

Pour Pétrarque, devenue femme pour l'occasion, c'est dans « Les Confessions » de Saint Augustin que ces quelques mots lus au sommet du Mont Ventoux lui sont soudain apparus comme fondamentaux : « Les hommes vont admirer les hauteurs des montagnes, les vastes flots de la mer, les larges cours des fleuves, l'étendue des océans et le périple des étoiles et ils s'oublient eux-mêmes. » Penser que tout ce qui a été écrit l'a été pour soi uniquement et non pour d'autres est certainement une expérience que l'on peut tous vivre au détour d'un livre ; se sentir l'unique destinataire et revêtir la parole comme une aube. Cette forme courte permet étonnamment de ressentir aussi cette conviction intime ; il semble évident que ce spectacle touche individuellement les cœurs de ceux qui s'y risquent. Gaëlle Bourges laisse entendre en voix off ce texte qui retrace le parcours

du poète humaniste d'Avignon connu surtout pour sa relation amoureuse foudroyante bien qu'unilatérale avec Laure. La chorégraphe ne danse pas. Pas dans un sens littéral ; elle laisse sa partenaire performeuse Gwendoline Robin et le récit d'une vie au XIV^{ème} siècle occuper l'espace et faire réagir les éléments.



Un temps suspendu

La rencontre de ces deux artistes a été pensée pour les Sujets à vif du Festival d'Avignon 2017 et leurs univers poétiques, mâtinés d'une distance élégante, font des étincelles, des réactions chimiques délicates, des écrans de fumée qui révèlent et dissimulent. On pense à certains spectacles de Pierre Meunier mais l'axe pleinement féminin donne une couleur et une saveur particulières à cet objet scénique qui ne cherche pas à être identifié. Tout commence par l'ascension du célèbre mont balayé par le

soleil et le mistral, fierté des vauclusiens depuis toujours, mais déjà c'est pourtant bien le choc provoqué par la rencontre avec l'être aimé qui transpire de chacun des mots qui résonne comme une voix intérieure. « Moi qui brûlais déjà, est-ce étonnant que je m'enflamme subitement ? » répète Françoise, au milieu de tous ces éléments qui entrent en ébullition sur le plateau ; c'est bien d'un changement d'état dont il est question ici. Du solide ancré sur la terre au gazeux qui ne peut que s'échapper vers l'ailleurs, on s'interroge sur ces sculptures éphémères et on s'émerveille de la capacité de l'eau à chuter sans s'auto-détruire. On est ému de ce feu intérieur qui consume, obsède et inspire et on touche du doigt l'intelligence partagée par ce duo d'artistes qu'il était nécessaire de mettre en lien. C'est donc à une rêverie qu'elles nous invitent, une flânerie dans les méandres des sentiments, un temps suspendu à un bric-à-brac d'objets qui ne font que rappeler les incidences magnifiques et pathétiques que les choses ont sur le cours d'une vie.

FOCUS —

SHE WAS DANCING

CONCEPTION VALERIA GIUGA / JARDIN DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS, LE 7 JUIN À 19H (VERSION COURTE)

« Pour sa deuxième création, Valeria Giuga s'intéresse à Isadora Duncan et Gertrude Stein, deux artistes qui ont su, par leur émancipation, marquer du sceau de la liberté et d'une force créatrice peu commune le début du siècle dernier. »

UNE DANSE EST UNE DANSE EST UNE DANSE

— par Audrey Santacroce —

Au commencement était la danseuse et chorégraphe Isadora Duncan. Fascinant les foules, elle fascine aussi l'écrivaine Gertrude Stein à qui elle inspire un long poème fonctionnant sur un système de répétitions, « Orta or One Dancing ». Pas loin de cent ans plus tard, c'est la chorégraphe Valeria Giuga qui décide de boucler la boucle en associant le poème de Stein à une chorégraphie de Duncan, « La Mère ».

« She was dancing » est, avant toute autre chose, la rencontre entre les univers de ces trois créatrices : Isadora Duncan, Gertrude Stein et Valeria Giuga, construit en forme de ruban de Möbius. Et le choix de Valeria Giuga de baser son travail sur une œuvre intitulée « La Mère » ne semble pas innocent. En effet, Isadora Duncan apparaît réellement comme la mère de cette proposition de la compagnie Labkine, et ce, à deux titres : si c'est une de ses créations qui sert de matrice, la mère s'efface également pour laisser la place à sa fille symbolique de se réappropriant l'œuvre tout en poursuivant le travail. « She

was dancing » est également une preuve que le temps, c'est relatif. Le spectacle pourrait durer trente minutes, deux heures ou trois jours (et a, d'ailleurs, connu plusieurs étapes de durées différentes avant sa présentation au Centre Chorégraphique de Tours) sans que son propos en soit affecté ni modifié. Ainsi, ce qui intéresse dans ce spectacle, c'est son aspect programmatique, la création d'un code par lequel chaque séquence parlée correspond à un enchaînement de mouvements précis.



Sensation hypnotique

C'est pourquoi le métronome qui résonne pendant la quasi intégralité de la représentation est central. C'est sur ce métronome que tout se cale : la voix du lecteur, les mouvements des danseurs, mais aussi l'œil du spectateur. Par ce battement régulier, le poème de Gertrude Stein répété ad libitum devient une vraie partition musicale, infinie car générée aléatoirement. On se prend alors à rêver d'un spectacle modifiable éternellement en

fonction des choix du lecteur, à la façon dont Liz Santoro et Pierre Godard basent leurs recherches corporelles sur des travaux scientifiques dans leur spectacle « For Claude Shannon ». La rythmique monotone de « She was dancing » induit une sensation hypnotique dans le public, à peine ébranlée par les permutations presque invisibles pratiquées sur scène. Ce n'est que lors des dernières minutes du spectacle que cette transe collective unissant artistes et spectateurs se rompt, lorsque la batterie reprend et que les perruques tombent. L'obsession proche du TOC laisse alors la place à une sauvagerie d'autant plus surprenante qu'on n'y était pas préparé. Et pourtant, là encore, une boucle : la fin revient exactement au début, avec un léger décalage que remarqueront les plus attentifs. C'est ainsi que nous apparaît « She was dancing », cohérent jusqu'au bout, aussi bien dans sa représentation scénique que dans l'association de trois créatrices à un siècle de distance.



Valeria Giuga, « She was dancing » © Nicolaz Le Coq

HYDRE – TRIO

CONCEPTION YUVAL PICK / PRIEURÉ SAINT-COSME, LE 8 JUIN À 19H

« Yuval Pick présente cette saison la version trio d'Hydre (issue de la pièce créée en 2016 en complicité avec le Centre des monuments nationaux dans le cadre du programme Monuments en mouvement #2). Ici, trois danseurs sculptent l'espace et le temps sur une musique tribale électronique. »

CORPS À CINQ TÊTES

— par Julien Avril —

Le chorégraphe Yuval Pick invite à explorer les tensions qui se tissent entre l'individuel et le collectif à travers un parcours dansé en trois stations.

Le premier acte se situe à l'extérieur, dans les jardins, la nature en est le décor. Le public installé dans l'herbe assiste à la rencontre dansée entre trois hommes au milieu d'un champ, qui aussitôt évoque celui d'une bataille symbolique. Querelle d'espace et de pouvoir, duel sans ennemis devant témoins. Chacun tour à tour marque le sol de son empreinte ou prouve jusqu'où il est capable de s'élever. La musique électroacoustique, à base de percussions et de battements sourds, sonne comme le tambour d'une guerre intérieure. Ce combat sans coups portés n'est pourtant pas sans blessures. Le corps réagit aux frappes du mouvement de l'autre, accuse le coup dans une négociation diplomatique sur les limites de son territoire intime. Difficile équilibre des forces. Ce corps à corps paraît parfois tout aussi bien érotique que belliqueux, et c'est bien dans l'étreinte, dans le contact répété avec l'enveloppe charnelle de l'autre, que se trouve la résolution. Un danseur, coiffé d'une figure d'aurochs, marque le temps de son pas, annonce au public que le spectacle va

se poursuivre dans deux autres lieux et nous guide jusqu'à la prochaine station, tenant dans sa main un haut-parleur mobile. Alors sous le charme, comme les enfants de Hamelin accompagnent le joueur de flûte, nous le suivons.



Dichotomie permanente

Situé à l'intérieur, le deuxième acte présente un duo féminin qui danse un étrange unisson hybride, fait de respirations, ondulations et torsions. Ces vagues, tour à tour horizontales et verticales, sont répétées à l'infini comme l'usage d'un langage corporel commun, un canal de communication précis, avec ses variations et ses moments d'unisson parfait dans une quête d'harmonie. L'autre est ce reflet revêche dans le miroir qu'on cherche à épuiser en s'épuisant soi-même afin de savoir qui l'on est vraiment. Ce qui semblait accord devient affrontement lorsque le rythme se décale. Certains gestes de ces phrases dansées sont soudain martelés, comme on appuierait sur les mots pour se faire entendre, prenant la parole de plus en plus fort pour voir ce que cela provoque chez l'autre. La fatigue s'invitant, on cherche le sol. On joue sans arrêt à passer d'une symétrie axiale à

centrale, en revenant toujours au regard, seul point de rencontre immuable. Ainsi les deux jeunes femmes jettent leur tête et leur poitrine en l'air, encore et encore comme pour lancer leur pensée ou leur âme vers l'autre ou vers le ciel. Ainsi à deux, elles avancent. Le piano de Sighicelli vient ponctuellement confirmer l'état de la relation, comme des paliers d'avancement. Ce sont les deux ventricules d'un même cœur qui cherchent à faire mouvoir et respirer, sans se confondre, une entité supérieure. Le dernier acte nous ramène à l'extérieur, devant une scène au crépuscule. Cette fois-ci c'est un quatuor mixte qui dialogue par le mouvement. Le calme et le silence, la prise de parole chacun son tour laisse place à la polyphonie, parfois chaotique, voire angoissante, surtout quand elle est accompagnée par l'électro flanquée de sample de musique plus ancienne. Ensemble on part à la recherche de ce qui fait communauté ou différence, nous sentant tour à tour inclus ou exclus du mouvement. Ces variations s'achèvent par cette ondulation commune. L'Hydre est le corps unique aux multiples têtes. Et c'est très justement que Yuval Pick raconte cette dichotomie permanente entre nos volontés individuelles et collectives et cette quête de sens social qui en découle.

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV-

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE

CONCEPTION CHRISTIAN RIZZO / ESPACE MALRAUX, LE 6 JUIN À 20H30

« **Née d'un souvenir de danse, celui de la vision de danseurs traditionnels dans un festival à Istanbul, cette pièce réunit sur le plateau huit danseurs et deux batteurs.** »

ICI MÊME, ÊTRE SOI

— par Jean-Christophe Brianchon —

« D'après une histoire vraie », c'est le spectacle, ou plutôt l'histoire d'un chorégraphe qui, à l'image de son public, cherche « sa propre façon de dire je ». Or ce « je », c'est avant tout une chose : l'inscription de son geste par Christian Rizzo dans un entrelacement de la danse contemporaine avec l'Histoire. Comme une œuvre qui marcherait sur un fil : celui du présent duquel nous sommes appelés à tomber à chaque instant, poussés que nous sommes vers le souvenir et fascinés que nous devrions être par le progrès supposé que représente le futur. Sur cet éternel plateau blanc, qui est à la danse contemporaine ce que la white box est à l'art d'aujourd'hui, viennent alors s'entrechoquer huit corps, huit individualités qui chacune s'inscrit dans l'histoire partagée de gestes séculaires qu'on imagine orientaux, mais qui jamais ne souhaitent se confondre dans le miel de la masse. Ici encore, ce fil : non plus celui du temps, mais celui de l'être qui cherche son espace et se bat avec lui pour refléter le monde et accepter le soi.

Une bataille de chaque instant pour tenir et vivre debout, qui parfois échoue quand, au rythme des battements de ce rock sériel, les corps vacillent avant de tomber. Tomber, oui, mais mourir, certainement pas, car si son titre nous indique un spectacle inspiré de la réalité, c'est bien pour mieux la sublimer et ainsi refuser cette fin que le dehors de la salle nous impose. Ici, la mort n'existe pas et tout est dans la bataille. Bagarre des temps et des êtres, ces petites choses orgueilleuses qui refusent d'être moins que la terre qui les accueille, et qui donc toujours répètent, sur ce plateau comme dans la vie, des gestes qui espèrent-ils les sauveront du néant pour créer un soi dans un aujourd'hui. Une recherche touchante mais dangereuse, qui n'est pas sans rappeler ce que Clément Rosset nous affirmait avant de s'éteindre il y a quelques jours pour laisser derrière lui une des pensées les plus fécondes de son temps : « la répétition est toujours absence à jamais d'aucun présent » puisque « le choix se limite à l'unique, qui est très peu, et à son double qui n'est rien ».

Après « Motifs », « Janet on the roof » consacre la collaboration entre Pierre Pontvianne et Marthe Krummenacher dans un solo hypnotique niché à l'interstice entre l'infiniment petit et l'infiniment grand. Scientifiques en tout genre s'échinent bien à donner raison aux populaires « théories du tout » : car comment croire que l'infiniment petit résiste aux lois de l'infiniment grand (et vice-versa) ? Ne sont-ce pas pourtant des mondes irrésistiblement intriqués ? Pierre Pontvianne explore chorégraphiquement la connivence entre ces deux univers que tout sépare : il relie l'imperceptible - les

minimes variations chorégraphiques de Marthe Krummenacher - et le gigantesque - les sons répétés d'une catastrophe imminente. En dépit d'exhumer sa propre « théorie du tout », « Janet on the roof » choisit de bâtir sa lucarne de poésie dans un intervalle cosmique : une atopie entre la tornade et l'immobile (ou presque) d'où apprécier concrètement les connexions synaptiques entre les mondes. Alors le temps se contorsionne - à l'image des transformations mutiques de la danseuse - et la salle attentive peut observer les temporalités qui s'intriquent. Lumière et son (à savoir que

Pontvianne est également à la conception sonore du spectacle) sont ainsi connectés : l'effet lumière changera à chaque fois qu'un son de douille frappant le sol se répètera ; la scène devient comme le hors-champ de la bataille. Seule la chorégraphie se poursuit en silence dans ce non-lieu : la danseuse est le point neutre du système, la particule presque jamais altérée mais fondamentale pour l'équilibre. Tout est bien sûr dans la beauté du presque, qui circonscrit l'architecture ternaire de « Janet on the roof » (les deux univers et leur entremonde) en mêlant cyclicité et causalité. Pontvianne déploie un

déterminisme illustrant la rigoureuse mesure du changement : les presque mêmes causes produisent les presque mêmes effets physiques - d'où l'hypnotisme quasi-pictural. Reste une exception, lorsque les gestes de la danseuse s'exagèrent et s'amplifient : velléité d'échapper furtivement au cours des choses ? Ou tentative de s'extraire du spectacle lui-même en déchargeant toute l'énergie accumulée ? Qu'importe : le chorégraphe aura édifié sa fenêtre d'entremonde aussi belle qu'ardue pour son spectateur.

REGARDS

DANSER AVEC NUSRAT

CONCEPTION THOMAS LEBRUN / CCNT, LE 15 JUIN À 21H ET LE 16 JUIN À 11H

« **Thomas Lebrun a convié cette saison les danseurs de la session 2016/2018 de la formation Coline à Istres à "Danser avec Nusrat et sa musique, louange à la foi et aux rythmes, à l'énergie envoûtante".** »

TRANSE AVEC NUSRAT

— par Laura Akinin —

La musique qui court tout au long des trente minutes que dure la pièce est l'un des plus célèbres morceaux de Nusrat Fateh Ali Khan. La création de la pièce en 2017 va de pair avec les vingt ans qui célèbrent la mort du musicien pakistanais, maître de qawwali internationalement reconnu. Massive Attack, Jeff Buckley et Alanis Morissette sont parvenus à chanter avec lui, c'est maintenant aux jeunes danseurs istréens de danser à ses côtés. La musique pieuse de Nusrat est lancinante, puis envoûtante, entraînante. De manière fine, la

chorégraphie de Thomas Lebrun accompagne cette ode à l'amour divin. Il convoque la gestuelle de la dévotion avec des mouvements qui disent l'imploration, la reconnaissance, la célébration. Corps recourbés, poitrine levée vers le ciel, main qui accompagne la tête baissée puis qui se dresse... La part importante donnée aux mouvements des mains rappelle la prière mais également la gestuelle du chanteur pakistanais qui l'accompagnait lors de ses concerts. Cette danse communicative est à l'image du chant de Nusrat, à la fois joyeuse

et envoûtante. Les costumes sobres noir et blanc, jupes plissées pour les hommes, pantalons amples pour les femmes, vestes qu'ils font tourner au-dessus de leurs têtes, accompagnent parfaitement la démarche, tout comme l'élan coloré à la fin de la pièce. Au moment de sa création, à KLAP en 2017, l'interprétation des danseurs est parfois inégale, la spiritualité dont sont gorgées les clameurs du chant de Nusrat ne transparaissant pas toujours. Certaines danseuses en revanche sortent du lot, leurs corps sont habités par la fluidité et l'automatisme

nécessaires pour transmettre toute la sérénité de cette danse, elles ne nous quittent pas. On ne doute pas qu'à Tours, en revenant de leur tournée nationale, tous danseront en communion avec Nusrat.

CROSSROADS TO SYNCHRONICITY

CONCEPTION CAROLYN CARLSON
GRAND THÉÂTRE DE TOURS, LE 16 JUIN À 20H30

« **Cette pièce est une recreation de "Synchronicity", une oeuvre de 2012 inspirée par la pensée de Carl Gustav Jung.** »

TOMBER, TOMBER BIEN

— par Ludmilla Malinovsky —

Sur scène, fenêtre et portes rappellent ces seuils de l'être qui ne sont ni des entrées ni des issues, mais comme chez Paul Delvaux, points de réverbération et d'organisation de l'image. Elles ont aussi valeur de bouche, lieu de contrôle du débit et de l'éloquence : ce que le Soi a à dire, ne vous le livre jamais tel quel, mais sous sa forme fantomatique, qui se manifeste et se congédie dans le même mouvement. Cette logique de projection suppléante, d'être sans épaisseur, est reprise par une vidéo et disgrâce en idiot, à remarquer les synchronicités sans valable raison. Mais cette méintelligence de soi qui ancre en nous la certitude d'un ego transcendantal comme un trou béant ouvre aussi tout le champ du poétique. Présupposer un accès immédiat et permanent à soi-même sans essayer de le vérifier, c'est se priver de cet espace invalide qui est

celui du rêve, de l'art et du beau - définitivement aussi celui de Carolyn Carlson. Et il faut s'appeler Carolyn Carlson pour oser faire du concept de synchronicité jungien un champ d'expérience poétique. Qui d'autre pour soupçonner le potentiel chorégraphique de la primauté noétique de l'ego et la possibilité pour l'étant cogitable et la pensée cogitante de s'exaucer sous une forme tangible ? Mais personne, pour se lancer dans une exploration lumineuse de ces débordements mystiques qui font les pulsions intimes de l'être et dont nous n'observons que les saillies superficielles. Troublant de regarder en face une incarnation, même analogique, de sa topique profonde, donner une enveloppe à ces tonalités perceptives de l'inconscient - étrangères alors qu'elles adhèrent à tout ce que nous sommes et le décident. On ne les ressent que dans des instants de fougues ou de pertes d'équilibre brusques. Le spectacle ainsi prolonge ces symboliques de la suspension et de la chute : un nuage, des roulades, des carambolages, le flottement des cheveux détachés et des soies. La danse comme l'ego ne s'évaluent peut-être que de deux points de vue, celui de l'élévation, l'élan qu'ils déterminent, celui de la chute, l'écroulement qui insiste en eux.

Festival Étrange Cargo

CRÉATIONS

EMBRASE-MOI

CONCEPTION KAORI ITO & THÉO TOUVET / LA MÉNAGERIE DE VERRE (PARIS)

« Suite à leur récente rencontre, Kaori Ito et Théo Touvet rendent hommage à toutes celles et ceux qu'ils ont aimés et qui les ont "préparés" à d'autres amours. »

NOTRE AMOUR À LA ROUE CYR

— par Julien Avril —

Troisième et dernier volet du triptyque sur l'intime de Kaori Ito. Avec son compagnon, le comédien circassien Théo Touvet, elle nous invite à explorer les méandres de la rencontre et de l'engagement amoureux. Le public est tout d'abord réparti en deux groupes, chacun dans un espace en compagnie d'un des deux interprètes. Je me retrouve donc à écouter le récit de la vie sentimentale et sexuelle de Théo, des premiers émois de l'enfance jusqu'au début de sa relation avec Kaori. Assis en cercle, nous écoutons ce CV amoureux. Les spectateurs ont le droit d'intervenir, de poser des questions, de demander des précisions. L'exercice est périlleux car la tentation de juger, de commenter voire de prendre le pouvoir sur le groupe est grande pour les spectateurs trop sûrs d'eux. Mais Théo, en bon circassien, gère très bien cette prise de risque sans filet. Touchés par cette chronique du voyage intime en pays de Tendre, nous refaisons la carte, en silence et en nous-mêmes, de notre propre territoire sentimental. Très puissant, cet échauffement empathique nous permet de faire corps avec l'interprète dans le langage, avant de nous abandonner à la rencontre dans le mouvement. Cette rencontre a lieu dans une autre salle. Ici, le couple se retrouve dans le périmètre de la roue Cyr de Théo Thouvet, qui devient pour l'occasion cercle intime, petit monde intérieur, cirque où s'accomplit la prouesse de s'aimer, arène

où s'affrontent nos désirs et nos représentations de nous-mêmes dans le regard ou les paroles de l'autre. Ici, par la danse, le couple peu à peu s'invente, se mesure, teste les réactions chez l'autre de ses agissements, les conséquences de ses mouvements. L'un et l'autre cherchent à qualifier telle ou telle partie du corps du partenaire. S'agit-il d'une zone érogène ou irritante ? Se frotter à l'autre permet de chercher ses limites dans les contours de son enveloppe charnelle. Comment l'attendrir ou l'exciter, l'agacer, la maintenir à sa portée ? Se dévêtir est une urgence, comme pour savoir au plus vite ce qui colle ou ce qui glisse sur l'autre, trouver ce qui nous correspond. La roue Cyr devient alors tour à tour agrès pour s'élever, se rejoindre comme au clair de lune et anneau nuptial qui s'emballa dans la fusion des corps. Prenant le contre-pied total d'une tentation de voyeurisme à partir d'une relation réelle, ce spectacle est éminemment généreux. La question toujours embarrassante de la représentation de l'amour sur scène, parasitée par les « vrais sentiments » des interprètes est ici purement et simplement balayée. Il ne nous reste alors que la grâce, si belle et si rare. A l'instar de Kidman et Cruise chez Kubrick, Kaori et Théo nous font cadeau de cette intimité passionnelle, et ce présent est un remède très efficace au sentiment de brouillage affectif qui délave nos relations contemporaines.

À PROPOS DE LA MÉNAGERIE DE VERRE

CONCEPTION DOMINIQUE GILLIOT / LA MÉNAGERIE DE VERRE (PARIS)

« Dominique Gilliot fait des performances, raconte des histoires, projette de la neige carbonique, rapporte des détails confondants, mélange in vivo références pop pointues et haute couture intellectuelle. »

TOPO SUR LES TOPOÏ

— par Timothée Gaydon —

Empruntant tout à la fois au stand-up, à la pantomime – la liste est longue –, Dominique Gilliot se propose d'aborder le lieu dans lequel elle performe comme une matière propice à l'éclatement des formes. Sa proposition est un récit erratique, dans ce que l'adjectif a de plus beau, au sujet de l'expérience toute subjective faite par l'artiste du lieu où il crée. Une démarche philosophique qui s'essaie à des tentatives de définition en tous sens d'une topographie de la Ménagerie de Verre : le lieu est avant tout un nom, mais aussi un volume, une œuvre architecturale érodée par le temps. Autant d'éléments qui seront des pistes explorées par ce nouveau genre de savant fou minimal qu'incarne Gilliot, avec toute sa verve, son humour et sa poésie. Néanmoins l'artiste mène plus largement une réflexion revigorante sur ce que sont une performance, une artiste en pleine création, tâchant ainsi d'écorcher quelques vieux mythes. Citant Borges, Gilliot recourt largement au principe de la tautologie : la performance se montre en tant que performance in progress. Le public est constamment

pris à parti, pour ce qu'il incarne : un organisme avide de spectacles, de propositions – devenant l'agent indispensable à l'élaboration d'une supercherie spectaculaire. L'humour de connivence est largement exploité mais sans complaisance ; nous est offerte une gentille moquerie de ce « public de lettrés » comme Gilliot l'appelle elle-même. Intelligence du rire, dont les éclats sont la conséquence d'une mécanique de l'absurde bien huilée. Phrases faussement naïves, postures délicieusement simplistes s'enchaînent pour cheminer vers une poésie qui s'élève progressivement de ces tentatives prétendument maladroites, convaincantes par leur inefficacité, déroutantes parce que fondées sur un aveu d'impuissance à mettre en œuvre, tout en élaborant in fine une œuvre d'art convaincante. La performance devient une poétique du « lieu commun », aux accents tout flaubertiens. Avant de s'aventurer à bord de l'« Étrange Cargo », « A propos » est le ponton idéal où se tenir, tout en regardant une passoire danser sur un rétroprojecteur, rien que ça.

PLUS DE TOURS D'HORIZONS

MONDE À L'ENVERS

CONCEPTION CÉCILE LOYER

« C'est à l'occasion de "Histoires vraies" que Cécile Loyer a découvert la magie de la danse bhārata natyam. "En m'appuyant sur la technique et les codes de cette danse, mais aussi sur mon propre langage chorégraphique, je voudrais créer un chœur en compagnie de six danseuses de bhārata natyam." »
CCNT, le 5 juin à 20h

IN THE MOMENT + SEVEN WAVES

CONCEPTION LOW MEI YOKE + THOMAS LEBRUN

« Qu'ils soient portés par les rythmes électroniques de Joshua Conceicao et Joel Fernandez pour "In the moment" de Low Mei Yoke ou par la musique répétitive de Steve Reich pour "Seven Waves" de Thomas Lebrun, les sept interprètes de Frontier Danceland impressionnent par leur vivacité. »
CCNT, le 7 juin à 21h

THE WEIRD SISTERS' PROJECT

CONCEPTION ALBAN RICHARD

« Le travail chorégraphique relatif au in situ d'Alban Richard présente des performances dont les principes moteurs sont la création de mouvements et/ou de sons en cycles continus sur une longue durée. »
Prieuré Saint-Cosme, le 8 juin à 19h

PERFORMANCE

CONCEPTION TAGHI AKHBARI & THOMAS LEBRUN

« Le chanteur iranien Taghi Akhbari - dont la voix est nourrie de multiples rencontres (flamenco, musique renaissance, accents rock...) - inspirations Thomas Lebrun, Odile Azagury et Julie Bougard. »
Cloître de la Psalette, les 8 et 9 juin à 21h

VIVACE

CONCEPTION ALBAN RICHARD

« Vivace, c'est d'abord, confie le chorégraphe, "un tempo de musique, allant de 126 à 170 battements par minute, souvent traduit par "avec entrain". »
Prieuré Saint-Cosme, le 9 juin à 14h

PARALLÈLES

RAPHAËL COTTIN & JEAN GUIZERIX

« D'abord envisagé comme un écho au premier ouvrage de Wilfride Piolet et Jean Guizerix ("Parallèle" 1986), cette nouvelle création apparaît aussi comme un aboutissement : "la concrétisation d'un désir de danser ensemble". »
La Pléiade, le 9 juin à 16h

ROSAS DANST ROSAS

CONCEPTION ANNE TERESA DE KEERSMAEKER

« Trente-cinq ans après sa création, "Rosas danst Rosas" tient en elle les champs de tension qui marquent la totalité des œuvres ultérieures d'Anne Teresa De Keersmaeker. »
Théâtre Olympia, les 12 et 13 juin à 21h

PAYSAGES DE LA SENSATION

CONCEPTION AURÉLIE GANDIT

« Les œuvres de l'artiste, tout comme l'architecture du CCC OD, invitent à une exploration physique et mentale de paysages picturaux creusant sensations et émotions au fil de la couleur et du geste. »
CCC OD, du 14 au 16 juin

FESTIVAL

WARI

Édition #2

#Festivaleldorado
Festival-Eldorado.fr

THÉÂTRE DE L'ORIENT

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

ELDORADO

AADO

SPECTACLES
ATELIERS
SCÈNES OUVERTES

18
↓
21
AVR

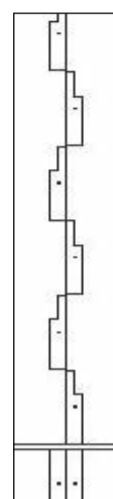
EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

LA QUESTION

QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE ?

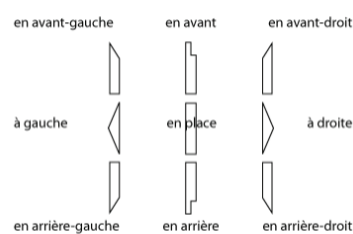
— par Raphaël Cottin —

« J'utilise depuis une dizaine d'années la cinématographie Laban dans mon travail. Ce système d'écriture pour le mouvement indique les informations nécessaires aux déplacements du corps : d'où part le mouvement ? Est-ce tout le poids du corps qui se déplace ou n'est-ce qu'une de ses parties ? Quelles sont la durée et la direction de ce déplacement ? Cette analyse constate l'indissociabilité de l'espace et du temps et nous demande de répondre sans cesse à la question de notre destination. En 1928, Rudolf Laban publie son système d'écriture, un des rares à envisager les mouvements du corps humain de manière globale, en perpétuelle transformation, sans contrainte de style ou d'école particulière. L'enjeu n'est pas alors d'imprimer la danse sur papier mais bien de doter cet art d'un outil d'analyse sérieux. Pour indiquer une direction, Laban invente un signe simple, le rectangle vertical, associé à la station debout de l'être humain :



Dans l'analyse d'une marche en avant par exemple, le notateur doit indiquer une position de départ « en place » sur une ou deux jambes, puis une alternance de signes « en avant » sur la jambe droite puis la jambe gauche, comme sur la partition ci-contre, qui se lit de bas en haut. Sans vouloir entrer dans le détail du système, je veux mettre en avant le constat très simple qu'il permet de faire : à chaque pas, nous arrivons à une nouvelle place à partir de laquelle nous devons nous projeter pour envisager notre déplacement suivant ! Aux pessimistes mais persévérants qui pensent « qu'on n'arrive jamais », on peut donc suggérer en fin de compte « qu'on arrive toujours », à chaque pas, à chaque geste. Ce constat n'invite pas à la voie de garage mais bien à la dégustation du temps présent. Dans « Parallèles », le duo que j'interprète avec Jean Guizerix, chaque pas est une arrivée, chaque geste, après 25 ans d'amitié, est à conjuguer au présent. »

Raphaël Cottin étudie au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris et danse pour Thomas Lebrun depuis 2008. Pédagogue diplômé d'État, il transmet la technique des Barres Flexibles de Wilfride Piollet, centrée sur l'entraînement et l'autonomie du travail du danseur. Chercheur et notateur du mouvement en cinématographie Laban, il est depuis 2013 membre expert du Conseil international de cinématographie Laban. Également chorégraphe, il articule ses projets de création et de recherche au sein de sa compagnie La Poétique des Signes. Il présente pendant le festival Tours d'Horizons « Parallèles », le 9 juin à 16h à la Pléiade.



LA PHOTO



Raphaël Cottin & Jean Guizerix © Frédéric Iovino

I/O Gazette n°81 — 11.04.2018
La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —
SIRET 81473614600014
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46
Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr
Conception de la maquette Gala Collette
Ont contribué à ce numéro : Laura Akin, Julien Avril, Timothée Gaydon, Victor Inisan, Ludmila Malinovsky, Audrey Santarocce.
Photo de couverture © Oleg Dou / Courtesy: Galerie Russianroom, Paris

LE FAUX CHIFFRE

$$\sum \sqrt{(x^2 + 3y)} + \infty$$

C'est le résultat
d'une journée de travail pour
Anne Teresa De Keersmaeker

L'HUMEUR

« Je considère
comme gaspillée
toute journée
où je n'ai pas
dancé. »

Nietzsche
(« Ainsi parlait Zarathoustra »)

L'AGENDA DES FESTIVALS

BIPOD

« BIPOD an annual contemporary dance platform. The thirteen previous editions have contributed to the development and progress of the contemporary dance scene in Lebanon and allowed more visibility, collaboration, networking and exchange for artists on a local and international level. »

Beyrouth, du 11 au 27 avril 2018

NUDANCEFEST

« NuDancefest is an international festival for contemporary dance, established in 2006, primarily focused on Slovak choreographers. Its purpose is to provide the latest trends in contemporary dancing and physical theater, inter-genre performances, conceptually high-quality work with an opinion. »

Bratislava, du 20 au 25 avril 2018

JAZZKAAR

« Jazzkaar starts with avant-garde and ends with mainstream jazz. Main program consists of 60 concerts: the 29th festival surprises us with Cory Henry, a three-time Grammy winner with his ensemble The Funk Apostles. »

Tallinn, du 20 au 29 avril 2018

REPORTAGES

— par Mathias Daval —

FESTIVAL ON MARCHÉ : SOI-MÊME COMME UN AUTRE

Retour à Marrakech pour la 13^e édition du festival de danse contemporaine On Marche, dirigé par Taoufiq Izeddou. Un creuset de cultures et d'influences, qui interroge avec acuité la frontière entre l'autre et soi-même.

Jemaa el-Fna. Entre l'appel à la prière, les flûtes des charmeurs de serpents et les harangues des vendeurs de breloques, la concurrence sonore est omniprésente. Mais rien qui n'empêche la petite foule réunie dans le carré ouest de la place de répondre à l'invitation des danseurs de la compagnie Dyptik de venir s'asseoir de part et d'autre de leur installation circassienne. Souhail Marchiche, Mehdi Meghari et leur petite troupe sont basés à Saint-Etienne, mais sillonnent le monde avec leur spectacle aux influences hip-hop « D-Construction », un questionnement sur le lien social. Au même endroit, quelques jours plus tard, c'est au tour de Ben Fury de faire le pont entre les cultures, avec son « Cauchemar de Darwish », invoquant la figure tutélaire du poète palestinien Mahmoud Darwish : « Je suis d'ici et de là-bas / Je ne suis ni ici ni là-bas ». Avec le musicien Simon Thierrée, ils entonnent un refrain en arabe, connu de tout le monde, repris de concert par le public. Car place Jemaa el-Fna, on est au cœur de ce que porte On Marche : pour Taoufiq Izeddou, épaulé par Nedjma Hadj Benchelabi, il y a d'abord la volonté d'insérer le festival dans la vie de la cité. De l'élitaire pour tous aux accents viteziens ? Surtout une envie de porter une énergie communicative et inclusive. Car le « on » de On Marche n'est pas le « nous » de clans sèchement identitaires aux horizons rétrécis ; c'est plutôt le pluriel générique et inclusif qui contient aussi bien soi-même que l'autre, quelle que soit son origine. A l'Institut

français, « Check Point 1 » d'Eric Oberdorff commence par une adresse au public sous la forme d'un sondage à main levée ; mais surtout par des mains tendues vers le public, geste que l'on verra se répéter cette année dans plusieurs propositions artistiques (coïncidence qui flirte avec la synchronicité jungienne) dont le vibrant duo « Error 404 » de Mourad Koula et Younès Es-Safy. Geste d'amitié ou appel au secours ? Surtout une envie d'éprouver, avec douceur, la dissolution des frontières entre les humains.

Caisse de résonance vitale

Au nouveau musée Yves Saint Laurent, qui ne désemplit pas depuis son ouverture l'année dernière, la salle Pierre Bergé n'avait pas vocation à accueillir des spectacles comme « Hadra » d'Alexandre Roccoli. Mais elle s'y prête pourtant parfaitement. Yassine Aboulakoul, interprète envoûtant et d'une physicalité impressionnante, circule dans l'espace dont son corps s'approprie la matière organique (bois magnifique offrant une acoustique impeccable), sur fond d'une électro puissante mais subtile jouée en live par Benoit Bouvot, telle un cœur emballé par sa propre transe. Car On Marche, c'est d'abord une marche intérieure, un voyage entre deux états d'âme. Pour preuve la reprise de « La Esclava » d'Ayelen Parolin. Après « Nativos » ou « Hérétiques », la chorégraphe argentine aime toujours le travail sur les symboles, mais ne s'y complait pas dans une gravité froide. Lisi Estaràs y est ici sur scène comme dans un terrain de jeu aussi bien que dans le sanctuaire de son identité flottante. La voilà d'abord enchaînée dans un assemblage de branchages, porté sur ses épaules à la fois comme un fardeau et un ornement. On ima-

gine ces branches être un poids psychogénéalogique aussi bien que des suffocations mentales que la danse cherche à expier. Ses mouvements sont ceux d'un automate, exagérés, entravés. Estaràs est la reine d'un bal un peu kitsch, victime du monde de la représentation. Mais Parolin n'aborde pas l'esclavage symbolique avec le pathos politique. Bientôt libérée de son entrave, la danseuse ne danse plus. Elle parle. Comme une Angélica Liddell soucieuse de délivrer une parole libératrice, dans une ode à la psychomagie du Verbe. « Obscurité », présentation vidéo d'un travail de Said El Haddaji, est un bon résumé des enjeux pour la création contemporaine. Debout dans une ruelle étroite, à côté d'un cageot qui lui sert de support chorégraphique, Said est un élément dissonant dans un environnement social qui n'a cure de ses simagrées gestuelles – et l'ignore superbement. En fond : une musique extradiégétique, qui n'appartient finalement qu'à lui. Il reste fidèle à son geste, à l'ombre de la ruelle, jusqu'au moment où il se met littéralement en marche et se retrouve au bord d'une rivière, nouveau monde fait de toutes les espérances. Ce même jour, on assiste à un joli *work in progress* de Taoufiq Izeddou et Sharif Sehnaoui qui interroge par la force de symboles, comme dans « En Alerte », la bipartition entre ce qui est commun et ce qui est singulier. Le titre de la proposition, « Et pourtant elle tourne », pourrait s'appliquer à la danse contemporaine au Maroc qui, comme le rappelle Khalid Benghrib en introduction à son spectacle « Q-A Quotidien Aliéné », se déploie dans des conditions économiques épuisantes. Et c'est la grande force de ce festival que d'avoir su devenir une caisse de résonance vitale pour la danse maghrébine et méditerranéenne.

13^e Festival On Marche, Marrakech, du 18 au 24 mars 2018

FESTIVAL D-CAF : PRINTEMPS ARABE

Dans la foulée du festival On Marche à Marrakech, on arrive au petit matin dans une ville du Caire pleine d'énergie à revendre en dépit d'un contexte politique étouffant. En témoignent les trois semaines du Downtown Contemporary Arts Festival, principal festival contemporain d'Égypte.

Dans une contre-allée de Sherif Street, en plein centre-ville, on peut chercher longtemps le lieu du El Warsha Theatre : aucune indication ne renseigne la présence du théâtre, planqué au troisième étage d'un immeuble quelconque et poussiéreux. Le festival a choisi de ne pas inclure ce spectacle dans son programme papier, par crainte de la censure. C'est que El Warsha est, depuis sa création en 1987, à l'avant-garde d'un théâtre social et politique. Ainsi « Les Petites Chambres » du Syrien Waël Qaddour, mis en scène par Hassan El Geretly, campe une suffocante ambiance bergmanienne à la sauce égyptienne. La démarche d'El Warsha est proche de celle du D-CAF cette année, qui interroge la mémoire : « Le processus créatif est une question de voyage, de chemin qui maintient dans le présent un dialogue entre le passé et le futur. » Créé en 2017, repris au FAB à Bordeaux à l'automne, « Before the revolution » d'Ahmed El Attar est une courte pièce minimaliste, conceptuelle et beckettienne, qui fait le pont entre l'Égypte d'avant et après 2011. C'est un collage de séquences orales tirées de la pop culture aussi bien que d'actualités politiques de l'époque qui, assemblées, constituent la trame sur laquelle vient se poser, avec force

mais lenture, les changements sociaux provoqués par la révolution. La proposition, présentée au Townhouse Rawabet, est volontiers anti-émotionnelle, tient davantage de l'exercice formel, mais est transcendée par le plateau pour donner une dimension cathartique à ce témoignage fondamental sur la société égyptienne. Jusqu'à quelques jours avant les représentations, celles-ci n'étaient pas garanties, à cause d'une tentative de censure par les autorités politiques exigeant la suppression de cinq scènes, ce à quoi s'est toujours refusé El Attar, avant d'obtenir gain de cause.

Un sas de créativité et de liberté

Nettement moins polémique mais tout aussi politique, dans la cour du Goethe Institut, un showcase de courtes pièces chorégraphiques présente notamment un focus sur les arts scéniques et le handicap avec « Trolley » de l'Australien Shaun Parker ou « Dedicated to... » de l'Ecossaise Caroline Bowditch, le projet transeuropéen « Shapers », ou encore « Square One », de Tara Brandel, qui s'inscrit dans une thématique de célébration des femmes. Selon les mots introductifs d'Ahmed El Attar, « Nous dédions cette édition du D-CAF aux épouses, amoureuses, sœurs, meilleures amies, filles et mères de nos vies. Elles sont sans aucun doute notre seul espoir de salut. » Moins spectaculaire, mais plus émouvant et intime, « As Far As My Fingertips Take Me » est un autre travail sur la mémoire : Basel Zarea, réfugié palestinien

dirigé par Tania El Khoury dans une petite proposition de dix minutes, raconte son histoire : un casque audio, un fond musical et une trace sous la forme d'un tatouage au henné sur notre bras : un superbe moment de grâce simple et charnel, de transmission d'une mémoire par la peau. Les ponts entre le D-CAF et On Marche sont nombreux, à commencer par le programme des chorégraphes arabes émergents, dont la curation a été assurée par Nedjma Hadj Benchelabi. Le focus comporte quatre propositions, parmi lesquelles celle du Tunisien Hamdi Dridi, tout juste sorti de résidence à Montpellier Danse. Le programme biennal Arab Arts Focus (AAF), lancé en 2014, soutient également le travail de Youness Atbane, que l'on avait découvert à l'occasion du festival On Marche à Marrakech en 2017. Comme dans « Les Architectes », autre morceau de sa trilogie, « Second Copy : 2045 », présenté ici dans l'ancien consulat français, est un méta-travail sur l'état de la création contemporaine au Maroc et dans les pays arabes en général. Mais c'est plus largement une satire drôle et décalée du marché de l'art, utilisant un dispositif chronologique pour tisser une narration absurde mais qui vise juste. Derrière l'humour à trois bandes et le minimalisme abstrait qui reproduit et détourne les codes du spectacle vivant contemporain, Atbane invite à une prise de conscience : une performance originale et intelligente, qui résonne particulièrement dans le contexte artistico-politique égyptien. Car le D-CAF c'est d'abord cela : un sas, même éphémère, de créativité et de liberté.

7^e D-CAF, Le Caire, du 8 au 29 mars 2018

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

TOURS FESTIVAL DE DANSE D'HORIZONS

5-16 JUIN 2018



CCNT
CENTRE
CHORÉGRAPHIQUE
NATIONAL
DE TOURS
DIRECTION THOMAS LEBRUN

02 18 75 12 12 • WWW.CCNTOURS.COM